

Bernard Chambaz

Portugal intérieur

(Extrait)

Les livres appellent les livres.

Le mien est un petit livre vert pâle, au titre simple, *Portugal*, publié en 1958, par Jean Giraudoux. Si le vert est pâle, c'est qu'il a pâli, aux rayons du soleil, dans la bibliothèque des professeurs de mon lycée. Longtemps je l'ai regardé de loin. Quand je l'ai ouvert, j'ai vu que la couverture avait des rabats et que les pages n'avaient pas été découpées. J'ai pris un coupe-papier et j'ai aussitôt réparé cette injustice.

Une note liminaire ouvre ce livre posthume puisque Giraudoux est mort en janvier 1944. Elle est écrite par son fils, Jean-Pierre, qui replace le livre dans la lumière crue de l'été 1940. Elle présente des extraits de quatre lettres adressées par le père au fils, la première de Lisbonne, les suivantes de Paris, la dernière de Cusset, chef-lieu de canton dans l'Allier. Jean-Pierre est déjà à Londres. Entre plusieurs dizaines de phrases, je retiens ce qui en fait le moteur : « *J'aurais tant besoin de ta présence et ta jeunesse. Nous nous rattrapons un jour.* »

Le 9 juin 1940 est un dimanche, c'est la dernière fois que Jean et Jean-Pierre se voient. Ils déjeunent au restaurant, à Dijon, où monsieur et madame Giraudoux ont conduit leur fils, mobilisé. Jean-Pierre flotte dans un uniforme bleu horizon, trop large et trop court, sa mère cherche un photographe pour immortaliser la scène, elle le cherche en vain. Ils se quittent à la porte de la caserne, avec quels derniers mots, sinon *À bientôt et sois prudent !* Les parents rentrent à Paris, le père ne s'y fait pas.

Jean Giraudoux n'a pas le temps de gamberger. Ce mois de juin est au voyage. Il passe la semaine sur la route, dans sa traction avant, les vitres ouvertes dès qu'il fait chaud, entre Tours et Moulins, avant de se replier à Bordeaux avec tout le ban et l'arrière-ban de la République. Le dimanche suivant, le maréchal prend la tête d'un nouveau gouvernement qui demande l'armistice. Giraudoux ne s'y fait décidément pas, ni à la défaite ni à l'armistice, encore moins à l'absence de son fils.

Le régiment de Jean-Pierre a été déplacé de Dijon à Bayonne, en train. Quand il entend le discours du général de Gaulle, il tente d'abord d'embarquer sur un navire polonais, en vain, mais il obtient du consulat espagnol un visa qui lui permet de franchir la frontière. Il déserte si désert est le mot qui convient au fait de répondre à l'appel à la résistance lancé de Londres. Pour s'y rendre, il gagne Lisbonne au plus vite afin d'avoir une chance de trouver un bateau. Avant de partir, il envoie un télégramme au quartier-général de la France-Libre, St Stephen's House, un message succinct car il n'a plus beaucoup d'escudos, le moins de mots possible pour réduire les frais, annonçant l'essentiel : « *De tout cœur avec vous, j'arrive, Giraudoux* ». À son arrivée à Londres, il a la surprise de voir un tapis rouge qui prouve que le général a bien reçu le télégramme, mais la surprise du général est plus grande encore, il croyait avoir ramené dans ses filets le père. Il n'avait qu'un gringalet à inscrire au tableau d'honneur.

Jean-Pierre se sent mal reçu par un entourage déçu. Pourtant il n’imagine pas retourner à Lisbonne. Il songe plutôt à s’engager dans la marine anglaise, parce qu’il est enthousiasmé par sa lecture de *Pêcheur d’Islande* dans le métro, se prenant pour le marin pêcheur ou pour Loti, prêt à signer quand il reprend pied à la station Westminster ou Embankment. Enfin reçu par le général, il lui demande conseil. Évidemment, il reste à Londres, il se rallie. En prime, il finira lieutenant de vaisseau.

En ce début d’été au goût amer, Jean Giraudoux vaque entre Vichy et Cusset, entre ses collègues et sa mère. Il loue une chambre à l’hôtel des Lilas. Au fond, il est malheureux, décontenancé par les circonstances, empêtré dans une intrigue amoureuse. On le décrit comme un homme brisé, coupé en deux. Il se décrit lui-même sous un jour très sombre, « *comme si une part de moi s’était détachée sous le choc* ». À la mi-juillet, une lettre de Londres le rassure. Jean-Pierre l’a adressée à « *mon petit Gigi* ». Jean signe sa réponse « *Dad* » et l’exhorte à rentrer. Il croit à la puissance du verbe, il croit que ses lettres vont convaincre son fils. En août, il obtient un ordre de mission qui consiste à inspecter les ambassades et consulats ibériques. Le 2 septembre, il part pour Lisbonne, confiant.

« *Tout ce qui doit être blanc est blanc pur, ce qui doit être rose est rose-rose* ». Ce sont les premiers mots de *Portugal*, l’entrée dans le pays, à Elvas. Par la route, on arrive toujours d’Espagne, plus ou moins au sud sur la grande peau de tambour du plateau castillan. Lui, il est passé par Trujillo sous un ciel de soie peuplé de cigognes, puis par Badajoz où les franquistes venaient de liquider les républicains dans les arènes. Sur ces routes poussiéreuses et surchauffées, il a eu l’occasion de penser à l’exode des juifs portant leurs manteaux de feutre ou de fourrure et, dans un autre registre, à la nouvelle réclame de Citroën. La traction avant dompte la force centrifuge. Le slogan est de circonstance mais il s’agace que sa 11 chevaux « *toussote* ».

À la première page, je n’avais encore rien vu venir. Et puis, soudain, un souvenir est remonté comme une bulle, et j’aurais pu entendre le bruit que fait le magma quand il crève la surface. Ce voyage au Portugal, c’est le voyage que nous avions prévu avec nos trois enfants l’été 1992, abandonné à cause de la disparition de notre fils Martin, reporté *sine die*. Le voici relancé par un livre vingt ans après.

Bernard Chambaz est né en 1949, vit à Paris et voyage, a publié des poèmes (dont récemment *Été II*, Flammarion, 2010), des romans (récemment *Ghetto*, Le Seuil, 2009), et des essais (récemment *Caro carissimo puccini*, collection *L’un et l’autre de J.B. Pontalis*, Gallimard, 2012). Ces pages constituent le premier chapitre d’un livre à paraître au printemps 2013 : *Portugal* (François Bourin Éditeur).